

Une mystérieuse poupée amérindienne

Francis Back

Numéro 67, automne 2001

Magie de la musique traditionnelle

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/8273ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Back, F. (2001). Une mystérieuse poupée amérindienne. *Cap-aux-Diamants*, (67), 54-54.



Les images qui représentent fidèlement les Amérindiens sous le Régime français sont rarissimes. La plupart des artistes de cette période ont donné libre cours à leur imagination pour représenter les «sauvages» de l'Amérique. Cette gravure ancienne tranche avec cette tendance, car elle est riche de renseignements crédibles, mais elle conserve aussi un voile de mystère. (Cliché et collection : Musée des ursulines, n° 81-42)



Une mystérieuse poupée amérindienne

mais deux éléments semblent vouloir «typer» culturellement cette figurine. Penchons-nous sur ces derniers éléments.

Coiffure et tatouages

Cette poupée est coiffée d'une calotte ou bonnet à l'algonquine. Comme son nom l'indique, cette coiffure de traite était populaire auprès des nations amérindiennes de la famille algique tels que les Micmacs, les Abénaquis, les Sauteux, ou encore les Montagnais, chez qui une variante de cette coiffure est encore portée de nos jours. En parlant des Abénaquises, mère Duplessis de Sainte-Hélène précise que ce genre de calotte est décorée de perles de verre ou de «quelques galons de tout côté» comme on peut le voir sur cette gravure.

Si la présence d'un bonnet «à l'algonquine» nous oriente quelque peu, les tatouages qui ornent ce visage féminin sont intrigants. Les témoins qui se sont penchés sur la pratique du tatouage chez les Amérindiens de la Nouvelle-France suggèrent que ce type de décorations corporelles était généralement réservé aux hommes. Seul le père Charlevoix affirme, en 1721, que «beaucoup de femmes se font piquer [tatouer] aux endroits du visage, qui répondent aux mâchoires». Effectivement, chez plusieurs nations de l'Ouest, tels que les Cris, les Assiniboines, les Sauteux ou les Sioux, les femmes se faisaient souvent tatouer une série de lignes verticales en partant de la lèvre inférieure pour rejoindre le menton. Ces motifs linéaires sont très éloignés de ceux qui figurent sur cette gravure.

La croix tatouée au milieu du front soulève également son lot de questions. Le motif en forme de croix était utilisé par les Amérindiens bien avant l'arrivée des Blancs. Donc, on ne peut l'associer automatiquement à un symbole chrétien. Vers 1674, le père Louis Nicolas dessine une suite de onze portraits d'Amérindiens, dont au moins deux, un Outaouais et un Dakota, ont une croix tatouée au milieu du front.

Il convient de laisser le débat ouvert sur l'identité culturelle de l'«Amérindienne» qui figure sur cette gravure, faute de certitudes. Mais espérons, en diffusant cette image accompagnée d'éléments de réflexion, qu'un lecteur puisse retracer la provenance de cette gravure afin de lui redonner sa pleine valeur documentaire. ♦

Francis Back
duba@aei.ca

Dans sa merveilleuse collection, le Musée des ursulines possède une gravure représentant une Amérindienne. Cette image a été extraite d'un livre dont on a aujourd'hui perdu la trace. Ouvrons l'enquête!

De la poupée à l'image

Par des évidences techniques et stylistiques, nous pouvons déduire que la gravure que nous étudions date du XVIII^e siècle. Mais que représente au juste cette image : une Amérindienne ou une poupée habillée en Amérindienne? Nous optons pour cette dernière hypothèse, car plusieurs éléments suggèrent que le modèle observé par l'artiste était une figurine de petite taille. Parmi ces indices, signalons la raideur des drapés, la largeur démesurée des galonnages qui ornent ce costume, ou encore le fait que cette «Amérindienne» semble fichée sur un socle.

La documentation historique et les artefacts confirment que des poupées vêtues de costumes amérindiens étaient confectionnées dans la colonie pour satisfaire la curiosité des métropolitains. La correspondance de mère Duplessis de Sainte-Hélène est éloquent à ce sujet. En 1751, cette religieuse écrit à une correspondante française qu'elle lui envoie de «petites figures» qui représentent «Un Iroquois et sa femme, une Abénaquise et une femme huronne, un Montagnais et sa femme, une Micmac et enfin un Esquimaux et une Esquimaude, ils ont le nom de leur nation écrite sur le dos afin que vous les

distinguez». Cet usage semble ancien, puisque mère Duplessis de Sainte-Hélène fait référence à une défunte religieuse qui «autrefois» excellait dans la fabrication de ces «petites familles» amérindiennes.

De précieux documents

Ces poupées vêtues «à l'amérindienne» ne sont pas des jouets, mais visent à renseigner autrui sur la culture matérielle des autochtones. À ce titre, leur valeur ethnographique est indéniable. Dans ce cas précis, nous ne possédons pas la poupée en question, mais nous en avons une image qui conserve sa valeur documentaire.

Cette gravure soutient visuellement les témoignages écrits sur les changements survenus dans l'habillement autochtone après plus d'un siècle d'échanges avec les Blancs. Si les mocassins sont peu affectés par les échanges commerciaux, les «mitasses», ou longues guêtres, qui les surplombent sont désormais fabriquées en tissu. Il en va de même pour la jupe qui est faite d'une pièce d'étoffe de traite rouge ou bleue, qui s'agrémente de rubans ou de galons comme le suggère cette gravure. La cape qui recouvre cette poupée est en fait une couverture de laine «qui leur pend depuis le cou jusqu'au milieu des jambes» et qui est fréquemment rehaussée de rubans. Au cou de cette poupée, il y a un collier, vraisemblablement composé de petites perles de verre. Ces usages vestimentaires sont communs à de nombreuses nations amérindiennes au XVIII^e siècle,